

JOSEF KABRDA

UNE NOUVELLE CONTRIBUTION À L'ÉTUDE
DE LA PALÉOGRAPHIE
ET DE LA DIPLOMATIQUE TURQUE-OTTOMANE

L'histoire de l'Europe sud-orientale fut, pendant des siècles, liée étroitement à celle de l'Empire ottoman. Les pays balkaniques et danubiens subirent, pour une longue période, le joug de l'occupation étrangère et leurs peuples durent éprouver la domination féodale prolongée des conquérants turcs; dans un certain degré, ils furent même influencés par la culture musulmane de ceux-ci. Le milieu turc-musulman laissa dans les Balkans des vestiges bien marqués dont la présence, même aujourd'hui, ne peut guère être dissimulée. Les peuples balkaniques ainsi que les Hongrois et les Roumains ont de bonnes raisons de s'intéresser à leur „passé turc“. C'est pourquoi l'intérêt de l'historiographie nationale portant sur l'époque de la domination ottomane est bien justifié.

Cependant, on doit constater que l'histoire des peuples balkaniques et danubiens, surtout en ce qui concerne la période ottomane, est encore loin d'être étudiée d'une façon satisfaisante. Il ne manque pas, il est vrai, des publications sérieuses qui ont beaucoup contribué à décrire et à élucider la période en question, on a déjà accumulé une quantité considérable de sources historiques relatives à cette époque et on les a interprétées parfois dans les moindres détails. Mais ce qui frappe aux yeux, c'est que les historiens nationaux, tout en se rendant bien compte de l'importance de ces sources, ne s'en sont pas encore servis dans un degré désirable. A notre avis, on peut l'expliquer surtout par les motifs suivants: 1. Les fonds d'archives turcs gardés dans les pays balkaniques et en particulier en Turquie restaient longtemps inaccessibles aux chercheurs pour des raisons différentes (par exemple, par suite de leur désorganisation, de l'absence des inventaires, d'une certaine méfiance de la part des autorités compétentes, etc.). 2. L'absence des cadres versés dans la paléographie et la diplomatie turque-ottomane. 3. De grandes difficultés à surmonter en étudiant les manuscrits rédigés en l'osmanli ancien.¹

Vu l'état actuel de l'historiographie balkanique, on peut affirmer que sans les recherches heuristiques plus étendues, faites dans les fonds d'archives turcs, ainsi que sans l'utilisation scientifique d'innombrables documents turcs il est impossible de s'attendre à des progrès réels dans ce domaine.

De nos jours, on assiste à un essor des études orientales en Yougoslavie avec le centre à Sarajevo. On y procède à l'édition et à l'étude systématique des sources historiques turques relatives aux territoires de la Yougoslavie actuelle, dominés jadis par les Osmanlis. En Bulgarie on fait des efforts d'inventorier, de classer et d'étudier les fonds d'archives turcs dont la richesse et l'importance sont bien connues.

De même en Grèce on se rend compte de la nécessité de prêter plus d'attention aux documents d'origine turque. Le même intérêt commence à se manifester aussi en Albanie. En Hongrie, la turcologie, on le sait, est bien représentée. Bien que, en Roumanie, les études orientales ne soient pas sans tradition et que l'on y dispose d'un nombre considérable de pièces d'archives turques, on n'en a pas encore utilisé dans un degré souhaitable. Quoiqu'il en soit, on doit constater avec satisfaction que les milieux historiques dans les pays balkaniques et danubiens ont conscience de l'importance des recherches heuristiques à entreprendre dans les fonds d'archives turcs, ainsi que de l'examen et de l'utilisation de leurs matériaux diplomatiques.

Afin que l'étude des pièces d'archives rédigées en ancien osmanli puisse être couronnée de succès, on doit avoir des notions suffisantes de la paléographie et de la diplomatique turque-ottomane. C'est une *conditio sine qua non*. Heureusement, aujourd'hui, nous disposons déjà de plusieurs manuels qui permettent à tout turquisant de s'initier aux spécialités en question. Tels sont les ouvrages de valeur des savants orientalistes bien connus: Fr. Kraelitz-Greifenhorst, L. Fekete, A. Zajaczkowski—J. Reychman.² Et voici qu'un nouveau manuel de la paléographie et de la diplomatique turque-ottomane vient de paraître en Roumanie. Son auteur est le turcologue roumain Mihail Guboglu (*Paleografia și diplomatia turco-osmană. Studii și album*. Bucarest 1958, in folio, pp. 352).

Tous les auteurs mentionnés traitent la même spécialité, tous se servent des documents turcs, bien que ceux-ci se rapportent pour la plupart à leur propre pays ou proviennent de différentes époques, tous apportent une quantité d'éléments diplomatiques nouveaux. En les prenant tous ensemble, on a maintenant à la disposition un guide sûr, à l'aide duquel on pourra déjà s'orienter et se débrouiller à peu près pendant le travail avec les pièces d'archives rédigées en ancien osmanli. Evidemment, toutes ces publications doivent être considérées comme des études préparatoires pour un futur manuel fondamental de la paléographie et de la diplomatique turque-ottomane. Étant donné que les travaux mentionnés de Kraelitz et de Fekete („*Einführung...*“) ne se trouvent plus au marché et que le livre de Zajaczkowski—Reychman est relativement modeste^{2a}, c'est avec joie que nous accueillons l'édition monumentale du travail de M. Guboglu, sans dissimuler certaines réserves.

Après avoir fait ressortir — dans la *Préface* — le but de l'édition de son ouvrage (guide pour les étudiants en turcologie, manuel utile pour les chercheurs-orientalistes), M. Guboglu suit — dans l'*Introduction* (p. 9—20) — le développement de l'étude scientifique des documents rédigés en osmanli ancien. Il passe en revue bien des auteurs qui, dans les différents pays et surtout après la première guerre mondiale, avaient publié des sources historiques turques et plus particulièrement des documents, ou y avaient puisé au moins. Cet aperçu de caractère bibliographique, accompagné de quelques notes critiques, doit être consulté ensemble avec la *Bibliographie générale*, insérée à la page 117—127. L'auteur a réussi à signaler une quantité d'éditions de documents turcs, parues soit en Roumanie, soit à l'étranger depuis la première moitié du XIX^e siècle. Pendant leur enregistrement il s'est servi d'un procédé chronologique en groupant, en même temps, lesdites éditions d'après le pays de leur provenance. A notre avis, il serait plus opportun de classer les éditions selon leur valeur scientifique afin que l'on puisse saisir mieux le développement et le perfectionnement de la méthode de publication des documents turcs durant les cent, respectivement les cinquante ans derniers. D'ailleurs, cela contribuerait d'une façon plus claire et plus concrète à la compréhension de l'évolution des études scientifiques portant sur les questions de la paléographie et de la diplomatique turque-ottomane.

On n'ignore pas que les dates bibliographiques sont toujours très utiles et même indispensables pour un travail scientifique. Pour ce qui est de la bibliographie des travaux relatifs aux problèmes de l'histoire des peuples balkaniques et danubiens sous la domination ottomane, nous devons seulement regretter que l'on ne dispose pas encore d'un instrument bibliographique, tel que le représentent, par exemple, les *Byzantinoslavica* pour la byzantinologie. C'est pourquoi les aperçus bibliographiques concernant la production turcologique ou mieux turco-balkanologique seront encore longtemps lacuneux. Nous l'avons constaté dans un manuel de la diplomatie turque-ottomane, publié en langue polonaise, il y a quatre ans,³ et nous le constatons aussi dans l'*Introduction* et la *Bibliographie générale* de l'ouvrage de M. Guboglu. Les dates bibliographiques apportées par lui, en effet, pourraient être complétées par bien des publications des orientalistes-osmanologues yougoslaves et bulgares, tels que Bajraktarević, Elezović, Djurdjev, Hadžibegić, Filipović, Šabanović, Iščiev, Todorov—Hindalov, Šopov, Mijatev, Nedkov, Šanov, Cvetkova, etc. On pourrait citer aussi quelques éditions récentes des auteurs grecs (Vasdravellis, Mavropoulos, Zepos, Vakalopoulos).⁴ Naturellement, plusieurs publications desdits auteurs ne pouvaient pas encore être à la portée de M. Guboglu lors de l'impression de son livre, parce qu'il s'agit des éditions toutes récentes.

En traitant les éditions des documents turcs, l'auteur s'est arrêté spécialement aux travaux de Feridun, Karacson, Veljaminev—Zernov, Smirnov, Iščiev, Grzegorzewski, Kraelitz, Rypka, Refik, Gălăbov, Cvetkova, Fekete, Džikia, etc. Il a prêté son attention particulière à l'analyse de la contribution roumaine aux études des sources orientales, surtout à celles des documents osmanlis.

À la fin de l'*Introduction*, l'auteur nous fait savoir le nombre considérable de pièces d'archives turques conservées dans les fonds d'archives roumains. Cette constatation nous rappelle des centaines de milliers de documents turcs gardés dans d'autres archives balkaniques; et leurs inventaires ne sont pas encore terminés. . . Il n'y a aucun doute que la connaissance solide de telles sources entraînera inévitablement certaines modifications dans la conception et l'interprétation de bien des problèmes historiques concernant la période ottomane dans les Balkans.⁵ Donc, il y a beaucoup de travail à accomplir dans le domaine en question.

C'est à juste titre que M. Guboglu fait observer qu'il n'existe pas encore une méthode unitaire dans l'édition des documents turcs. Inutile de dire que c'est un des devoirs urgents des orientalistes de l'établir le plutôt possible.

Remarquons encore que quelques imprécisions fâcheuses s'étaient glissées dans les notes, page 11—14.⁶

L'exposé de l'auteur sur la paléographie turque-ottomane commence par la description du papier et de l'écriitoire dont se servaient les Osmanlis. Ceux-ci utilisaient du papier (*kâğıd*) de différentes qualités (papier „blanc“, papier „jaunâtre“ dit *abâdi*) et de diverse provenance (les Turcs préféraient le papier fabriqué en Occident). L'auteur donne un peu d'histoire en ce qui concerne l'introduction et — depuis le XVIII^e siècle — la fabrication du papier en Turquie, fait mention de filigranes dont il montre plusieurs jolis spécimens, et fournit certaines indications sur les dimensions, sur le format des documents dont la grandeur, en règle générale, dépendait de l'importance du texte. Les scribes turcs utilisaient de l'encre (*mürekkeb*) d'une solide composition et écrivaient au moyen d'une plume de roseau spéciale dite *kalem*. L'encre était d'un noir très foncé, mais parfois on se servait aussi de celle de couleur.

Après avoir fait mention de quelques détails relatifs à la forme extérieure des

documents, M. Guboglu analyse les différents types de l'écriture turco-arabe. Il en caractérise de plus près les types les plus répandus dans l'administration turque, tels que *divānī* (écriture turque-ottomane par excellence, spécifique aux diplômes impériaux), *neshī* (écriture à traits proportionnés normalement, employée couramment pour rédiger les manuscrits et les copies des documents), *sūbīs* (écriture élégante, symétrique et proportionnée, pourvue de nombreux signes décoratifs, utilisée surtout dans les inscriptions décoratives de toute sorte), *ta'lik* (écriture d'origine persane, employée par les Osmanlis dans la rédaction des documents de caractère religieux et juridique ainsi que dans les inscriptions religieuses), *siyākat* (*siyākat kvrması*, „écriture brisée“, sorte de sténographie, en usage fréquent surtout dans la comptabilité ottomane; forme des lettres d'une liberté absolue, absence des signes diacritiques, écriture extrêmement difficile à déchiffrer), *rik'a* (écriture *cursive*, sorte d'écriture en italique arabe, employée fréquemment dans la composition des brouillons ou des documents de moindre importance, etc.). L'auteur mentionne encore d'autres types d'écriture en usage dans l'Orient musulman et spécialement en Turquie. Le paléographe turc M. Yazır distingue 19 types d'écriture principaux que l'on peut réduire en six types fondamentaux dont nous venons de parler. L'exposé de M. Guboglu est accompagné de plusieurs planches — modèles des types d'écriture les plus importants. C'est parmi les fac-similés des documents, groupés dans l'Album, que l'on trouvera des spécimens concrets de différents types d'écriture analysés dans la partie paléographique de l'ouvrage.

Dans son exposé sur la paléographie l'auteur touche encore la graphie des lettres à valeur numérique et les abréviations paléographiques (*ihtisār*) dont le nombre est relativement restreint, étant limité pour la plupart aux formes religieuses et aux noms des mois musulmans. Enfin, l'auteur dit quelques mots sur la forme variée des sceaux (*mühür*), sur les motifs décoratifs et les caractères employés dans la légende. Sont jointes les photocopies des anciennes monnaies arabes, ottomanes et tatares, ainsi que celles des sceaux ottomans, sur lesquels on voit différents types d'écriture.

L'exposé de M. Guboglu sur la diplomatie turque-ottomane occupe les pages 53—91. Tout d'abord, l'auteur nous fait connaître l'organisation de l'ancienne chancellerie impériale (*divān-ı hümayün kalemi*) d'où émanaient les documents les plus importants. Il énumère plusieurs bureaux (*oda*) dont se composait l'institution au début de son existence (après la conquête de Constantinople). Nous croyons qu'il aurait été utile d'en tracer le développement ultérieur au cours des siècles suivants. — La chancellerie des hauts fonctionnaires de l'Etat (grands vizirs ou gouverneurs de province) ressemblait à celle du sultan.

Puis l'auteur touche le problème de la classification des documents diplomatiques ottomans: il classe les documents en laïques et ecclésiastiques, suivant l'autorité qui les a émis et d'après leur contenu juridique. Quant aux diplômes impériaux, il cite toute une série de différents *nāme*-lettres, de *firmans*, d'ordres [*hük(ü)m, em(i)r*], etc.

En analysant les parties constituantes des chartes ottomanes, M. Guboglu commence par les formules du protocole initial. Il signale plusieurs formules pieuses de l'invocation (*invocatio, da'vet*), courtes ou longues, placées toujours en tête du document. Au-dessous de l'invocation est tracé, sur les diplômes impériaux, le signe monogrammatique du souverain, dit *tuğrā*. L'auteur en donne l'historique et le texte. La partie suivante du protocole est représentée par la suscription (*intitulatio, unvān*), c.-à-d. la titulature du sultan qui — à certaines occasions — était longue

et pompeuse. Vient ensuite d'ordinaire une adresse (*inscriptio, elkāb*). M. Guboglu cite une série d'*elkāb* relatifs aux dignitaires et fonctionnaires ottomans ainsi qu'aux princes chrétiens. Les inscriptions sont terminées souvent par une formule de salutation (*du'ā*) qui, dans les diplômes turcs, différerait selon qu'il s'agissait des destinataires musulmans ou chrétiens.

L'auteur continue à analyser les éléments du contexte et de l'eschatocole. Après a formule de notification (*ibāre*) vient l'exposé (*narratio, nakl, iblāğ*) des motifs qui ont provoqué l'émission du document, suivi par le dispositif (*dispositio*) qui, d'habitude, récapitule le contenu de l'exposé et énonce la volonté de l'auteur du document. Parmi les clauses finales du texte sont mentionnées les formules de sanction (*te'kid*), éventuellement les formules comminatoires et corroborantes. Le protocole final comprend la datation (*tārīh*) en arabe et l'indication du lieu d'émission (*maḥall-i taḥrīr*). Au lieu de la signature (*imzā*) et du sceau, les chartes des sultans sont pourvues de la *tuğrā* calligraphiée.

Poursuivant l'analyse des documents diplomatiques ottomans, M. Guboglu s'arrête en particulier aux diplômes dits *berāt* (brevets d'investiture, de nomination, diplômes conférant un fief militaire ou un privilège commercial etc.), aux *telkīş* (rapports des grands vizirs au padichah), aux *mektüb* (lettres des grands dignitaires adressées aux princes étrangers, édits, ordonnances etc.), en en indiquant certaines particularités diplomatiques par rapport aux documents impériaux (quant aux titulatures, texte ou style etc.). A cette occasion, il donne quelques renseignements sur le *pençe*, signe caractéristique bien stylisé (ressemblant à la *tuğrā*) que l'on appliquait le plus souvent en haut en marge des documents et qui remplaçait la signature sur les actes émis par les grands dignitaires. Le signe d'authentification — *şahh* („vrai“ = *vidi*) accompagnait le *pençe* et le sceau.

Après avoir fait mention des documents de hauts fonctionnaires chargés de missions spéciales (des *ser'asker* par exemple), M. Guboglu continue à analyser les documents expédiés par les services des vizirs et des gouverneurs de provinces — lettres (*mektüb, yazı, kāğid*) et ordonnance (*buyuruldu*) — et, à l'aide de plusieurs exemples, il en montre quelques traits caractéristiques au point de vue diplomatique (datation turque, emploi du pluriel de majesté, formules de salutation finale, etc.).

La correspondance des autorités provinciales inférieures présente, elle aussi, une variété de matériaux diplomatiques. M. Guboglu énumère les types de documents les plus fréquents, tels que reçus, quittances (*sened*), bons (*tahvīl*), décisions judiciaires (*i'lām*), permis (*izin*), déclarations (*i'lān*), certificats (*te'kere*), rapports (*takrīr*), titres de possession (*tapu senedi*), procès-verbaux (*mazbata*), ordres de paiement (*havāle*), lettres — composés avec *nāme* (imitant la nomenclature des diplômes impériaux), et d'autres. Il faut remarquer que les termes des actes ci-dessus n'étaient pas toujours univoques; ils se confondaient parfois. Quant à la structure interne des documents de cette catégorie, l'auteur en note certaines différences par rapport à la structure des diplômes impériaux et des écrits des grands dignitaires d'Etat (par exemple, absence de la suscription et de l'adresse, formule d'introduction très courte et variée, signature — *imzā*).

M. Guboglu traite encore une autre catégorie d'actes, représentée par les soi-disant '*arz* ou '*arzuḥāl* (placets, pétitions, suppliques, requêtes, rapports), fait mention des copies (*şūret*) et des registres (*defter*), touche le problème des sceaux (*mühür*), indique la structure des missives des particuliers et ajoute quelques indications diplomatiques relatives aux documents des khans tatares de Crimée.

En ce qui concerne les documents de caractère religieux, M. Guboglu y distingue

les *hüccet* (protocoles judiciaires), les *vakfnâme* (actes constituant des fondations pieuses) et les *fetvâ* (sentences juridiques données par un *müftü* ou le *seyhülislâm*).

Une attention particulière est prêtée par l'auteur aux formules diplomatiques, employées dans les documents turcs concernant les Roumains.

À la fin de son exposé, M. Guboglu consacre un chapitre à part à la langue et au style des documents turcs-ottomans, surtout de ceux qui se sont conservés dans les archives roumaines. Il esquisse le développement de l'osmanli utilisé dans les documents au cours des siècles, en soulignant l'influence croissante des langues arabe et persane. Le style officiel devenait ainsi de plus en plus pompeux, embrouillé, lourd et difficile.

Pour terminer, l'auteur résume les différences et les ressemblances diplomatiques les plus notables résultant d'une confrontation des chartes ottomanes et occidentales.

L'exposé de M. Guboglu traitant la diplomatie turque-ottomane ne prétend nullement à épuiser les notions que l'on a acquises jusqu'à présent dans ce domaine. L'auteur a essayé de réunir et de systématiser les données paléographiques et diplomatiques auxquelles il s'est heurté en fouillant, pendant des années, dans les fonds d'archives turcs conservés dans le pays et en étudiant une masse considérable de documents ottomans relatifs à l'histoire de sa patrie. Bien qu'il ait réussi à rassembler beaucoup de matériaux utiles pour le travail avec les documents turcs, on profitera toujours en consultant les autres manuels de la paléographie et de la diplomatie turque-ottomane qui ont déjà été signalés.

On remarquera que l'exposé de M. Guboglu est basé sur les documents examinés par l'auteur lui-même; il est appuyé par bien des exemples concrets, cités en turc et en traduction roumaine. Il est évident que le nombre de formules diplomatiques de toute sorte pourrait être augmenté. De même il est certain que çà et là le commentaire pourrait être complété ou même rectifié quelque peu.⁷ Les formules mêmes ne sont pas toujours citées correctement.⁸ Ce qui est regrettable c'est que le mode de la transcription des mots turcs au moyen de l'alphabet latin est loin d'être conséquent; on y constate bien des imprécisions qui peuvent induire les non turquistes en erreur.⁹ Il fallait se tenir à la transcription conventionnelle qui est en usage parmi les orientalistes, ou bien adopter le nouvel alphabet turc en le modifiant au moyen de quelques signes diacritiques conventionnels. D'ailleurs, le problème de la transcription des anciens textes osmanlis reste toujours ouvert; vu la tendance croissante de publier des pièces d'archives turques, il est urgent de s'entendre sur ce problème, sur la base internationale.

En annexe à son travail, M. Guboglu publie une quantité de données personnelles et chronologiques concernant les sultans, grands vizirs, „ministres de finances“ (*baş defterdâr*), nichandjis (*nişancı*, chefs du bureau où l'on traçait la *tuğrâ*), chanceliers et ministres des Affaires étrangères (*re'is efendi*), grands drogmans (*baş tercüman*), cadis d'Istanbul, khans tatars de la Horde d'Or et de Crimée. Il y joint un tableau synoptique pour convertir les dates de l'ère musulmane à celles de notre ère.

Suit la *Bibliographie générale*, divisée en plusieurs sections. L'auteur a signalé un grand nombre de publications importantes. En ce qui concerne leur classement dans diverses sections, il faudrait procéder à un certain déplacement des publications dans les sections.¹⁰

L'Album comprend plus de deux cents fac-similés des documents turcs, d'ailleurs très bien reproduits. Il est question des documents gardés presque exclusivement dans les Archives roumaines. Pour la plupart, ils proviennent des XVIII^e et XIX^e siècles, mais on y trouvera un certain nombre de pièces appartenant aux XVI^e et

XVII^e siècles ainsi que deux chartes datées du XV^e siècle sans compter même quelques documents de l'époque toute récente (de 1905 à 1915). Les fac-similés représentent des types de documents les plus divers et nous permettent de nous faire une idée de la variété des matériaux diplomatiques turcs-ottomans. Tous les documents se rapportent plus ou moins à l'histoire de la Roumanie et plus spécialement aux relations de l'Empire ottoman avec les Principautés roumaines et la Transylvanie. Le plus souvent ils étaient promulgués par la Porte (au nom du sultan) ou par les hauts fonctionnaires de l'État (grands vizirs), les destinataires en étaient les princes de Valachie et de Moldavie, les autorités provinciales ottomanes, les cadis et même certains particuliers. Plusieurs documents étaient émis par les princes „roumains“ eux-mêmes. Il y en a aussi des actes dressés par les cadis, etc.

Les matières des documents sont assez hétérogènes. A côté d'une lettre du sultan Mehmed II de 1455, rédigée en langue slave et adressée au prince de Moldavie, Pierre Aron, au sujet d'une affaire financière, on rencontre un firman de 1456 dudit souverain, relatif au droit de commerce accordé aux marchands moldaves, un traité de paix de 1481 entre la Turquie et la Moldavie, ou „une lettre de conquête“ concernant la conquête de la Moldavie en 1538. Plusieurs documents portent sur les événements compliqués en Transylvanie aux XVI^e et XVII^e siècles. Les pièces datées du XVIII^e siècle traitent les questions commerciales, fiscales, administratives, douanières, celles d'héritage, de banditisme, elles touchent aux litiges de frontières entre l'Empire ottoman et les pays roumains, regardent les problèmes du ravitaillement de la capitale et des armées turques ou russes par le bétail et par d'autres denrées alimentaires demandées à la population roumaine, stipulent les privilèges des commerçants autrichiens, interdisent la fabrication des boissons alcooliques en Roumanie et l'exportation du tabac en Turquie (pour des motifs de concurrence), règlent la liberté du mouvement des personnes dans les régions limitrophes des Principautés, etc. On y trouve des documents provenant de l'époque des guerres entre la Russie et la Turquie (aux XVIII^e et XIX^e siècles) qui se rapportent en quelque façon à la situation des pays roumains. D'autres documents rappellent le fameux rebelle de Vidin, Pasbanoglu, font mention des Hétairistes, concernent l'Eglise orthodoxe, ordonnent la protection des paysans, parlent du faux-monnayage, etc. etc.

Chaque document présenté en fac-similé est accompagné d'un bref résumé et, pour la plupart, de certains éléments diplomatiques tirés du texte même. Deux documents sont traduits in extenso.

Quant au choix des formules diplomatiques en question, à notre avis, il aurait été plus convenable de n'en indiquer que les traits caractéristiques sans les reproduire à chaque document. D'une part, elles ne sont pas exhaustives, de l'autre part, elles se répètent souvent. Nous aurions préféré publier le texte transcrit des documents les plus typiques et en donner une traduction littérale. Quant à la transcription elle-même, elle souffre d'une certaine inconséquence et imprécision.

En plus, l'ouvrage de M. Guboglu est pourvu de résumés détaillés russe et français ainsi que de plusieurs index.

Nous disposons d'un nouveau manuel de la paléographie et de la diplomatie turque ottomane. Tout turquisant sait bien que pour composer un tel ouvrage il faut avoir une solide érudition dans le domaine en question et une connaissance profonde des matériaux diplomatiques ottomans et du milieu turc-musulman en général, et qu'il faut y apporter beaucoup d'efforts et de patience. M. Guboglu a consacré bien des années à son travail laborieux. Les spécialistes lui seront reconnaissants de sa contribution utile aux études paléographiques et diplomatiques turques-otto-

manes. A cette occasion, on n'oublia pas de rappeler un autre de ses travaux de valeur, à savoir les Tabelles synchroniques (*Tabele sincronice. Datele hegirei și datele erei noastre cu o introducere în cronologia musulmană*. Bucarest, 1955, pp. 330) avec une introduction à la chronologie musulmane. Ainsi, M. Guboglu a offert aux orientalistes-turcologues deux manuels dont l'utilité et l'importance sont hors de doute. Les deux livres sont rédigés en langue roumaine. Etant donné que leur utilisation ne se bornera pas à la Roumanie et que lesdits livres seront d'un usage courant même parmi les chercheurs extra-roumains, il aurait été recommandable de les publier dans une langue mondiale. Nous croyons qu'il faudra y penser lorsqu'il se présentera la nécessité d'une nouvelle édition de ces deux ouvrages et surtout de *la Paleografia și diplomatia turco-osmană*. Dans ce dernier cas, sans aucun doute, on complètera aussi l'exposé et rectifiera la transcription des textes turcs.

On n'ignore pas que le domaine scientifique dans lequel travaille M. Guboglu est difficile et exige beaucoup de connaissances et d'expériences que l'on ne peut acquérir que par un travail assidu de longues années. Tout en ayant exprimé quelques mots critiques, nous devons remercier M. Guboglu de son apport scientifique très utile ainsi que l'Académie roumaine de l'édition monumentale de l'ouvrage en question.

¹ On appelle ainsi la langue qui a été écrite ou parlée en Turquie entre le XIV^e siècle de notre ère et l'année 1850, date approximative de la réforme du langage. (J. Deny: *Grammaire de la langue turque. Dialecte osmanli*. Paris, 1921, p. VII—VIII.)

² Fr. Kraelitz—Greifenhorst: *Osmanische Urkunden in türkischer Sprache aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur osmanischen Diplomatie*. Wien, 1921. — L. Fekete: *Einführung in die osmanisch-türkische Diplomatie zur Zeit der türkischen Botmässigkeit in Ungarn*. Budapest, 1926. L'édition en langue hongroise: *Bevezetés a török hadoltáság diplomatikájába* Budapest, 1926. — Idem: *Die Siyâqat-Schrift in der türkischen Finanzverwaltung. Beitrag zur türkischen Paläographie*. I—II. Budapest, 1955. — A. Zajaczkowski—J. Rojchman: *Zarys dyplomatyki osmańsko-tureckiej*. Warszawa, 1955.

^{3a} A ce que nous savons, les auteurs en préparent une nouvelle édition, remaniée et augmentée.

³ Il est question de *Zarys dyplomatyki osmańsko-tureckiej*, cité dans la note précédente.

⁴ I. K. Vasdravellis: 'Ιστορικά 'Αρχετα Μακεδονίας. Α' ('Αρχεῖον Θεσσαλονίκης, 1695—1912. Salonique, 1952), Β' ('Αρχεῖον Βερούας — Χαούσης, 1593—1886. Salonique, 1954), Γ' ('Αρχεῖον Μονῆς Βλατιάδων, 1466—1839. Salonique, 1955).

Chr. V. Μανρωπουλος: Τουρκικά ἔγγραφα καὶ ἐπιγραφαὶ ἀναφερόμενα εἰς τὴν Χίον Περιοδικόν τοῦ ἐν Χίῳ Συλλογῶν Ἀργέντη, V/1—2. Chios, 1956.

P. Zeros: 'Ανέκδοτα τουρκικά ἔγγραφα ἐκ τῶν ἀρχείων Βερούας καὶ Θεσσαλονίκης. 'Αρχεῖον Ἰδιωτικῶν Δικαίων, XI. 1944, p. 75—82. A. E. Vakalopoulos: *Thasos, son histoire, son administration de 1453 à 1912*. Paris, 1953. (Ecole française d'Athènes. Etudes Thasiennes, II.)

⁵ Cf. l'opinion du professeur Djurdjev, émise dans le *Godišnjak Istoriskog društva Bosne i Hercegovine*. IV. Sarajevo, 1952, p. 165, et celle du professeur Ba r k a n, exprimée dans sa conférence prononcée à Athènes (*Vers un renouveau de l'histoire ottomane*. Extrait des „Conférences d'Athènes“, 1952).

⁶ Page 11, note 29 — il faut lire: *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina...*; ibidem...

P. 12: P. Orěškov (pas Obreškov) n'était pas turcologue et son article *Njakolko dokumenta...*, paru dans le *Sbornik na Bălgarskata akademija na naukite* (III, 1914, pp. 15), n'apporte pas de documents turcs.

P. 12, n. 43, ligne 7: SbNUNK (= *Sbornik za nar. umotvorenija, nauka i knižnina*).

Ibidem, note 46, lignes 12—13: au lieu de „Sofia, 1938... 1946“, il faut lire seulement „Sofia, 1939“; ligne 14: „Serdika“, année VI.

Ibidem, notes 48 et 49; pour d'autres travaux de ces turcologues bulgares voir notre article dans le *Przeglad Orientalistyczny*, No 3/19, Varsovie, 1956, p. 369—378.

La traduction bulgare du recueil de Refik (signalée à la page 12) fut publiée par l'Université libre de Sofia.

P. 13: Le quatrième tome de la série *Dokumenti za bālgarskata istorija* parut en 1942. P. Mutafčiev n'était pas turcologue, il n'était pas du tout responsable de l'édition défectueuse du livre.

P. 13: La revue sarajevienne s'appelle *Prilozi za orijentalnu filologiju i istoriju jugoslovesnskih naroda pod turskom vladavinom*.

P. 14, note 58, ligne 2: au lieu de „p. 23—26“ il faut lire „pp. 76“; lignes 7—8: au lieu de „p. 86 . . . 86“ il faut mettre „pp. 90“.

⁷ Par exemple, en ce qui concerne certains types de documents ou d'écrits, tels que *berāt*, *buyuruldu*, *defter*, *sūret*, *hūccet*, etc.

⁸ Dans la formule d'introduction des *berāt* il faut lire *nişān-ı şerif . . . hükmi oldurki* (p. 70). Pour les *elkâb*, voir par exemple J. Deny, *Sommaire des Archives turques du Caire* (Le Caire, 1930), p. 53, 57, 44.

⁹ A titre d'exemple; dans les mots transcrits alternent les consonnes g — dj — gi (pour la consonne turque actuelle c), ch — ħ — h, k — k̄, ou les voyelles a — ā, i — y, u — ū, i — î.

¹⁰ Par exemple, les travaux de Bartoszewicz, Bobčev, Lopacinski, Reyhman etc., signalés dans la section B, appartiennent à la section C; ceux de Kabrda (C), Auboyneau (B) à la sect. D; ceux de Hadžibegić, Gökbilgin (C) à la sect. B, etc.

¹¹ Voir, par exemple, le déchiffrement et la transcription différents des formules aux documents No. 38, 60, 63, 71. — A confronter le texte transcrit du document No 18. et celui du fac-similé respectif. — Quant au document No 3, dans le texte transcrit, quelques mots sont omis (*beğlerimden, ve başına*), la traduction en est correcte; de même il faut lire . . . *hük.m.ü.* — Souvent est omis le „i“ d'*izâfet*, etc.

